

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Faire face

Michel Lemaire

Volume 26, numéro 1 (151), février 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1984). Faire face. *Liberté*, 26(1), 33–38.

MICHEL LEMAIRE

FAIRE FACE

*Les choses, telles qu'elles sont,
ne me semblent pas satisfaisantes.*

A. Camus, *Caligula*

Permettez-moi de vous confier l'argument d'une nouvelle que je n'ai pas écrite. Propos sans originalité, je sais, mais ne tournons pas le fer dans la plaie; soyons bref. Ce n'est pas la première fois que j'aboutis à ce cul-de-sac. Mes ébauches de romans n'ont jamais été très développées et je ne vous parlerai pas des poèmes dont je n'ai pas arrêté même le premier vers. Il s'agissait donc, dans cette nouvelle, d'un personnage qui, dégoûté du monde, construisait une machine antigravitationnelle afin de quitter la terre. L'idée de la machine antigravitationnelle provenait d'un vague souvenir de lecture; mais j'aimais le principe d'une progression s'établissant sur des chutes successives à chaque instant utilisées comme tremplin. Le symbole de l'attraction terrestre vaincue à travers elle-même était aussi riche qu'une tarte à la crème. Mon héros, après bien des péripéties, aurait abandonné cette planète honnie dans l'exaltation victorieuse d'un grand discours misanthropique lancé à cette petite boule bleue — globalement — s'éloignant dans l'espace.

Je commençai donc à accumuler des notes dans mon grand cahier vert. J'écrivis au directeur du département de physique de l'Université pour lui demander des informations techniques afin d'émailler mon texte des détails concrets indispensables à l'affabulation. On ne me répondit point. J'imaginai mon héros méditant, traçant des plans, compulsant de vieux traités, au sein d'un laboratoire au beau désordre romantique. Dans une cave voûtée? Sous les combles? Sous les combles, ainsi il pourrait, après une nuit fiévreuse de labeur, se recueillir au petit matin, devant la lueur de l'aube effaçant les étoiles. Ce côté ténébreux (je projetais même d'installer une chouette dans les alentours) aurait été équilibré par une description précise, scientifique, du travail de mon personnage; et le progrès de l'entreprise, fournissant le fil narratif, aurait permis d'asseoir l'illusion technologique. Petit à petit, au centre du laboratoire, une forme sphérique en acier poli, à la pureté symbolique contrastante, se serait élevée. Je ne vous ferai pas de dessin.

Le sujet réel de cette nouvelle, évidemment, devait être l'analyse des motifs de départ du personnage. Je voulais faire le portrait, un peu ébouriffé, d'une insatisfaction existentielle. Un farfelu philosophe et exigeant. Il y a des gens comme ça, ils pensent trop sans doute, ils ont du temps à perdre. Il n'est peut-être pas bon de travailler la nuit: on affirme que ce n'est pas naturel, et des pensées bizarres envahissent les cerveaux marginaux. Toujours est-il que, lorsque j'ai fréquenté et même, je pourrais dire, connu mon personnage, il n'était pas content du tout. En général silencieux, il se laissait parfois aller à de grandes diatribes contre la médiocrité des hommes et la laideur du monde. Il faut avouer que si la société lui avait assuré confort, nourriture et éducation, l'Histoire ne l'avait pas gâté: guerres et massacres, famines, génocides, tortures, c'était à vomir; la révolution qu'il espérait étudiant avait tourné devant ses yeux (à la télévision) en dictature avec une

régularité dialectique. Et, plus près de lui, la petitesse, en tous et chacun, l'exaspérait. Il lui fallait partir.

Il était mûr pour l'île du Pacifique. Et il l'avait bien essayée, d'une certaine manière. Il avait effectivement découvert cette fameuse plage sous le soleil, ombragée de pins et de cocotiers balancés par les alizés (je brode), cette mer transparente où dormaient les coraux et les poissons multicolores, ces vagues qui guérissaient les blessures de son visage. Le sable était rose, vous ne le croyez pas? Et quand il avait vu venir, longeant la mer, une apparition féminine aux grands yeux ouverts sur lui... Comment l'expliquer? Tout était plus réel. Il pouvait toucher le rêve — physiquement. Le moment était plus beau qu'au cinéma, pourquoi le refuser? Et pourtant: il n'était pas resté assez longtemps pour s'en lasser, mais il s'en serait lassé. Rien ne bougeait: dans cet éternel présent, mêlé aux bougainvilliers, flottait un parfum de mort. Ce n'était pas tant la réponse que l'abolition de la question.

Aussi travaillait-il maintenant à ce départ radical, à cette machine. (Et je m'efforçais de le suivre, la plume à la main, tout empêtré de bruits extérieurs.) A la fin du jour, lorsque la pénombre s'emparait de son laboratoire, alors que les nuages au dehors ne laissaient plus filtrer qu'une clarté grise, que le charme du néant pouvait être écarté en allumant la lampe, il attendait un instant de plus. Arrivaient imperceptiblement de grands étrangers à l'élégance argentée; ils s'asseyaient, paraissaient deviser dans le silence; une distance légère les séparait encore de lui mais leur demi-sourire ironique était fraternel. Quand il réussissait à y croire, il se remettait à ses papiers avec vigueur: il allait les rejoindre, atteindre leur univers esthétisé, participer à cette conversation silencieuse.

Toutefois, pour lui comme pour moi, les difficultés ont commencé à se multiplier. Difficultés techniques d'abord, puis, par-dessous, le sentiment d'une impossibilité du projet et que cette impossibilité lui

était intrinsèque car le projet devait être un échec. Mais n'était-ce pas là une rationalisation issue de sa fainéantise? Il s'était rabattu sur une maquette en balsa qu'il faisait tourner au bout de ses doigts, rêveur, sans plus avancer. Pour avoir l'énergie de compléter son ouvrage, il devait être sûr que son entreprise avait un sens et que ce sens était celui qu'il voulait donner à sa vie. Or il n'était plus porté que par une nécessité vague: il fallait travailler, il fallait traverser les difficultés, il fallait construire la machine. Le but, qui lui apparaissait parfois si nettement, s'évanouissait: vouloir s'envoler, atteindre ce monde supérieur, quelle vanité! Quelle vanité d'une part d'inventer ce monde, quelle trahison de vouloir s'y réfugier. Quelle vanité surtout de vouloir prendre part à la conversation silencieuse: qu'aurait-il eu à y apporter? Il avait assez lu pour savoir que ce ne pouvait être grand'chose.

Il était à présent perdu dans une durée morne. Il n'avancait que poussé par un besoin de distinction: sortir de cette boue, faire ses bagages, bien ranger le peu qu'il avait accumulé dans sa vie (le voyage serait rude) et partir. Cependant il se rendait compte que cette pauvre motivation était en contradiction avec le principe même de sa machine: cette accumulation de bagages ne faisait que l'ancrer plus lourdement ici-bas; seule la vision des étoiles pouvait lui permettre de vaincre la gravité. (Je me serais efforcé d'atténuer l'idéalisme béat de telles métaphores en noyant ces réflexions dans des considérations pratiques. Un habile contrepoint entre jargon astronautique et allusions à la quête alchimique aurait peut-être été une solution.)

La terre s'éloigne, avec ses arbres cachant des moineaux dans leurs bras, avec ses mers lavées par les vents, avec ses enfants et ses bibliothèques, avec ses hommes tournant en rond dans leurs termitières. La terre s'éloigne, petite terre, petite banlieue, manège de matins, manège de soirs. Je m'en vais, je fous le camp, j'en ai marre de ces gens coincés dans leurs

tiroirs, de ces gens qui écrasent les amoureux sans dépasser la limite de vitesse, qui tapent sur les doigts des rêves en les disputant, qui marchent sur les pieds du voisin pour se hausser du col, qui digèrent devant des horreurs télévisées. C'est trop petit ici, je m'en vais, un lézard entre les dents, sans gueuler même si le service était pitoyable. Je m'en vais, regardez, je suis déjà parti, je ne suis plus ici.

Il ne savait plus s'il devait partir. La question des bagages le préoccupait. Il tenait de façon maniaque à un certain nombre d'objets, de livres, d'idées et de souvenirs sans lesquels il se sentait nu. Il élimina d'abord livres, bibelots et gravures pour alléger la machine. Mais il en arriva rapidement à la conclusion que là n'était pas le plus lourd et qu'il devrait se débarrasser de poids plus intimes. Il ne faisait pas grand cas des vérités officielles (il avait l'habitude de répéter: «Comme ma mère disait...»), il raillait le bagout des missionnaires de toutes les compagnies, mais il s'était roulé une pelote de sagesse mitigée, relativiste, qu'il appréciait passablement. Cependant, à quoi bon charger sa machine de ce répertoire aussi utile (mais pas plus) que des recettes de cuisine? A quoi bon, finalement, envoyer sa vieille carcasse se perdre dans l'espace?

Nous touchions au nœud du drame. J'aurais tenu mon personnage au bord du gouffre métaphysique (et mon lecteur en suspens): allais-je le recycler en collectionneur de timbres? Ou le tuer dans un accident de chaudière? Ne valait-il pas mieux abandonner? (se disait-il). Un dernier sursaut de vanité l'aurait encore poussé: tant de travail amassé! Sa machine serait belle, il voulait que le monde le sache, la voie. Il la finirait donc, la lancerait en orbite, pour manifester son génie (c'est-à-dire son être), mais il la lancerait sans lui. Cela pourrait n'être qu'une petite machine, mais il fallait qu'il achève quelque chose, qu'il accomplisse quelque chose. Oui ou non? Deus ex machina.

Cessons de plaisanter. Comment Mozart, lui,

fit-il? Je ne connais vraiment ni la musique ni les machines antigravitationnelles; mais comment Mozart fit-il pour écrire ce qu'il écrivit, certains mouvements lents de concertos pour piano, pour dire cette sérénité à travers les larmes, pour faire entendre une telle beauté souriante sans masquer le déchirement insoutenable; alors que la laideur du monde semble tout ensevelir, alors que la douleur de vivre, alors que le non-sens semblent enlever toute force de création, toute justification de création? N'est-ce point toujours le mensonge? Comment put-il ainsi faire des pointes sur les cadavres, extraire d'un quotidien de cendre une mélodie qui résume tout — en le métamorphosant dans le miel?

Mon héros, en fin de compte, aurait décidé de ne pas construire sa machine. Pourquoi se raconter des histoires ou dessiner des cartes postales? Je l'aurais montré rangeant ses ébauches, ses plans, toutes ses notes, ses images, ses réflexions sur la vie — et cherchant. A dix-huit ans, j'ai ouvert un journal personnel par ces mots: «Faire face». J'y voyais une devise, une définition de ma vie. J'ai bien peu confié à ce journal; mais je projetais d'y méditer sur les sens multiples de ce «faire face», sur une quête de l'honneur malgré et dans le désespoir, sur une quête de la création malgré et dans.

Avec mes amitiés.